

M. Lefrançois et M. de Veindel furent avertis aussitôt chacun de son côté de ces dispositions.

Le premier ne manifesta ni étonnement ni émotion : il n'en fut pas de même du second qui dissimula à peine sa stupefaction.

—Le misérable ! murmura-t-il.

Les témoins qui n'étaient pas dans la confidence de l'expédition organisée pendant la nuit, se méprirent sur le sens de cette exclamation.

—Oh ! dit l'un d'eux, vous avez affaire à forte partie.

Quand on lui eut expliqué les conditions du duel :

—Je vous remercie, messieurs, dit M. de Veindel. . .

Si vous n'avez jamais assisté à un duel émouvant, je vous promets que cette fois vous serez satisfaits.

Rendez-vous général fut donné pour le soir à la gare du Nord, et chacun des acteurs ou des témoins du drame fut libre de sa journée.

M. de Veindel la consacra presque entièrement à une salle d'armes. Il était à la fois inquiet et irrité.

Le lieutenant avait d'impérieux devoirs à remplir pendant cette journée. Il devait avant tout empêcher que Mlle Marguerite ne fût instruite de ce duel. Il se rendit chez la jeune fille et lui donna sans peine ses meilleures espérances. Il dit son entrevue avec le général de Bécourt, et affirma que, grâce à lui, les affaires de M. d'Humbart allaient avoir bientôt une heureuse solution.

Marguerite ne voyait au monde que son fiancé et ne vivait que pour lui. Comment se serait-elle méfiée ?

M. Lefrançois, par surcroît de précaution, défendit au concierge de remettre les lettres, quelles qu'elles fussent, qui pourraient arriver à l'adresse de la jeune fille ou de Mme Morand, pendant cette journée du dimanche et celle du lendemain.

Sans inquiétude de ce côté, et heureux du naïf et pur amour de Marguerite, il partit pour Mazas.

Son rôle allait changer complètement ; il allait devenir pour ainsi dire le juge suprême de son beau-frère.

Qu'allait-il lui dire ? Le récit du général de Bécourt était-il de tous points exact ? M. d'Humbart avait-il réellement commis le crime dont on l'accusait ? Qu'allait-il faire ? lui-même, si son beau-frère avouait ?

Toutes ces pensées se heurtaient confusément dans son esprit : son cœur était douloureusement oppressé quand il fut en présence de M. d'Humbart.

Il put à grand-peine retenir une exclamation de surprise, tant le prisonnier était triste, abattu, vieilli.

M. d'Humbart était, en effet, méconnaissable, il avait vieilli de dix ans pendant la détention de dix jours qu'il venait de subir. La figure pâle, amaigrie, les yeux caves, mornes, profondément enfoncés dans leurs orbites, les traits tirés, les pommettes saillantes et colorées d'une rougeur malade, il n'était plus que l'ombre de lui-même.

Le lieutenant ne savait pas et ne pouvait savoir l'événement qui était survenu trois jours auparavant, et qui avait modifié si complètement la situation morale et les dispositions d'esprit de M. d'Humbart.

De son côté, par suite des découvertes qu'il avait faites son estime, sinon son affection pour son beau-frère, avait sensiblement diminué. M. Lefrançois se rappelait toujours que le prisonnier avait été le mari de sa sœur, un mari excellent et aimé, cependant, il n'oubliait pas que cet homme avait commis un crime. S'il persistait à vouloir le sauver, malgré lui, son ardeur n'était plus la même.

Le premier abord de ces deux hommes fut assez froid.

Au lieu de s'embrasser avec effusion, comme ils l'avaient fait lors de leur rencontre fortuite dans la cour du Palais-de-Justice, ils se serrèrent silencieusement la main.

—Etes-vous malade, demanda le lieutenant, qui, étonné de cet accueil glacial, se raccrocha à tout hasard, à cette banale entrée en matière.

—Non, mais découragé, répondit le détenu. Je tourne dans un cercle vicieux où mes ennemis m'ont enfermé avec une habileté diabolique.

—Je déjouerai leurs calculs, soyez-en sûr, et je vous apporte de bonnes nouvelles.

M. d'Humbart secoua tristement la tête.

Le lieutenant, ne voulant pas laisser perdre en vaines paroles l'heure qui lui était accordée, évita de s'arrêter aux jeux de physionomie de son beau-frère, et poursuivit :

—Pendant que vous étiez au secret et que par conséquent il m'était impossible de communiquer avec vous, j'ai acquis la certitude de la culpabilité de M. de Veindel, et je sais maintenant la cause de son crime. Veindel était un faux ami. Poussé par la Saint-Gaudens, il cherchait une occasion de compromettre votre femme, notre pauvre Emilie. Vous la lui avez offerte au cercle ; il en a immédiatement profité. . . Mais Emilie, au lieu de céder à ses infâmes propositions, lui a jeté à la face cette épithète foudroyante : Paricide ! . . .

M. Lefrançois comptait beaucoup sur l'effet que devait produire sur M. d'Humbart cette révélation. Le prisonnier en fut en effet remué comme par une violente secousse électrique. Mais ce fut un indicible effroi qu'il ressentit.

Il se cramponna des deux mains au bras du lieutenant, et dit :

—Plus bas, malheureux, plus bas, si on vous entendait !

Et ses regards effarés allaient de l'un à l'autre des gardiens pour s'assurer qu'ils n'avaient pas saisi le sens des paroles de son beau-frère.

—Mais là est votre salut, reprit celui-ci.

—Non, rien ne peut me sauver. . . D'ailleurs, comment prouver que Veindel a assassiné ma femme ? . . . Toutes les présomptions sont contre moi.

—Des preuves ! . . . Oh ! la justice saura bien en trouver. Mettons-la sur cette piste nouvelle et vous verrez. . . J'apporte contre M. de Veindel un faisceau de présomptions accablantes.

Le lieutenant alors raconta en détail toutes les tentatives dirigées contre lui et contre Marguerite par M. de Veindel ; il dit la scène qui s'était passée chez la jeune fille.

—Ne croyez-vous pas, ajouta-t-il, que cette persécution organisée contre vos amis ferait ouvrir les yeux à la justice ? . . .

M. d'Humbart n'avait manifesté ni surprise, ni satisfaction, ni colère. Une pensée l'obsédait : " Si le lieutenant connaît l'histoire de Veindel, se disait-il, il doit connaître la mienne." Pour s'en assurer, il déplaça brusquement la conversation.

—Comment savez-vous, dit-il, que Veindel a tué son père ?

M. Lefrançois s'attendait à cette question. Si son beau-frère ne la lui avait pas adressée, il aurait certainement de lui-même fait la réponse, qui devait lui servir à savoir si l'histoire du mannequin était vraie. Regardant son beau-frère bien en face :

—Par le général de Bécourt, répondit-il, qui a bien